

Notre directrice veut, mesdemoiselles, que je vous dise quelques mots du célèbre musicien que la France vient de perdre. La chose n'est pas aisée, et notre directrice le sait bien, car il s'agit de faire un choix entre des œuvres, des faits et des aventures qui se rapportent à une carrière presque entièrement consacrée au théâtre. Mais on peut se borner à vous faire apprécier Halévy comme compositeur, comme homme et comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. C'est ce que je vais essayer de faire; je ne dirai que l'essentiel. Heureux si, grâce à mon sujet, je parviens à vous intéresser!

Jacques François-Fromental-Élie Halévy naquit à Paris, le 27 mai 1799, d'une famille israélite, et donna de bonne heure des marques d'une intelligence précoce. Il n'avait pas encore atteint l'âge de dix ans qu'il entra, le 30 janvier 1809, au Conservatoire, dans la classe de solfège de M. Cazot. L'année suivante, il eut pour maître de piano M. Charles Lambert. En 1811, il prit des leçons d'harmonie de Berton; après quoi il travailla pendant cinq ans le contre-point sous la direction de Cherubini, dont il devint l'élève de prédilection.

Après dix années d'études musicales assidues et persévérantes, Halévy concourut pour le grand prix de Rome; ce fut à sa cantate d'*Herminie* qu'il dut le titre de lauréat. Toutefois, il ne partit pas immédiatement pour l'Italie. Il resta à Paris pour mettre en musique le texte hébreu du psaume *De profundis*, destiné à être chanté dans les synagogues à l'occasion de la mort du duc de Berry, et pour écrire la partition d'un grand opéra intitulé les *Bohémiennes* qui ne fut point représenté. Ce fut dans le courant de l'année 1820 qu'il se rendit à Rome. Là, il fit la connaissance du célèbre abbé Giuseppe Baïni, chapelain-chanteur et // 196 // directeur de la chapelle pontificale, le même qui publia, quelques années plus tard, les *Mémoires historiques et critiques sur la vie et les œuvres de Perluigi da Palestrina* (Rome, 1828.) Ce fut sous la direction de ce savant homme qu'Halévy étudia les chefs-d'œuvre de cette grande époque, aussi bien ceux de Palestrina, ce «révélateur lumineux de la vraie musique religieuse,» comme il l'appelle, que ceux de Nanini et de Gregorio Allegri, l'auteur du fameux *Miserere* de la chapelle Sixtine, qui a fourni au secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts le sujet d'une de ses Notices les plus attachantes.

Revenu de Rome au mois de septembre 1822, Halévy vit commencer pour lui cette série de tribulations, d'angoisses et d'amers désenchantements que les administrations théâtrales réservent aux élus de l'art. Vainement obtint-il un poème destiné à l'Opéra, *Pygmalion*, et un autre pour l'Opéra-Comique, *les Deux Pavillons*; il écrivit la musique de l'un et de l'autre. Sans doute il fit de beaux rêves de triomphe; il comptait sur l'accomplissement des promesses reçues; le fait est qu'il fut ajourné d'une saison à l'autre, et que les deux opéras ne furent pas joués.

Je viens de mentionner l'opéra de *Pygmalion*, dont il ne reste aujourd'hui que le titre. Mais à ce livret de *Pygmalion* se rattache une anecdote, l'anecdote d'un dîner dont Halévy faisait partie, anecdote que vous ne dédaignerez pas lorsque vous saurez qu'elle vous est racontée par

M. Saint-Beuve: «Ce devait être vers 1819, si non plus tôt; on avait tout au plus vingt ans; on en était aux projets, aux rêves d'avenir, à la poursuite de tous les beaux songes. Les convives, c'étaient M. Cousin, Charles Loyson, M. Patin, un autre camarade d'études fort spirituel du nom d'Arnould, M. Viguiier, l'helléniste délicat de l'Ecole normale; et c'était chez le père de ce dernier, je le crois bien, que le dîner avait lieu. M. Cousin, de tout temps poète par l'imagination, entendant le dramatique à merveille, et qui alors aimait assez le théâtre, refaisait volontiers, en conversation du moins, les pièces qu'il avait vues, et ce jour-là, au dessert, se sentant plus en verve encore que de coutume, il s'écria (je ne répons que du sens et non des paroles): «Je veux faire un drame, un opéra, j'en inventerai l'action, j'en tracerai le plan: toi (s'adressant à l'un des convives), tu l'écriras en vers; vous, mon cher (se retournant vers un autre convive), vous en composerez la musique; vous en ferez les chœurs et les chants, et quand l'ouvrage sera fini, nous le donnerons à Feydeau ou au grand Opéra.» Le poète ainsi désigné, c'était Loyson; le musicien, c'était Halévy; le sujet de la pièce eût même été, dit-on, tiré d'un conte de Marmontel, les *Quatre Flacons*. Deux autres convives, Arnould et M. Patin, prenant au sérieux la gageure et se piquant d'émulation, se mirent de leur côté à l'œuvre et composèrent un petit opéra de *Pygmalion*, qui alla jusqu'à être mis en répétition à je ne sais quel théâtre, mais que diverses circonstances leur firent laisser là, puis oublier. Cette musique de *Pygmalion* paraît avoir occupé quelque temps l'imagination d'Halévy.»

Enfin, en 1827, les portes du théâtre Feydeau s'ouvrirent pour laisser passer une petite opérette en un acte, *l'Artisan*, dont le libretto plus qu'insignifiant ne pouvait guère inspirer le compositeur. Néanmoins la trouée était faite. Ce premier essai fut suivi d'un second; en 1828, Halévy donna, en collaboration avec M. Riffaut, un opéra de circonstance, *le Roi et le Batelier*, pour la fête de Charles X. Nommé bientôt pianiste accompagnateur du Théâtre-Italien, Halévy y rencontre madame Malibran; il étudie son style, son jeu, sa voix, et écrit pour elle le rôle principal de l'opéra de *Clari*, en trois actes, représenté sur cette scène en 1829. Secondé par le talent chaleureux et sympathique de cette grande cantatrice, il obtient un brillant succès et les juges compétents n'hésitent pas à saluer un maître expérimenté.

Vous pensez bien, mesdemoiselles, que je veux vous épargner l'aride nomenclature de 30 à 35 opéras qu'Halévy a fait représenter, avec des fortunes fort diverses, soit à l'Académie Impériale de Musique, soit à l'Opéra-Comique, soit enfin au Théâtre-Lyrique. Je m'arrêterai seulement au grand et bel opéra de la *Juive*, en cinq actes, qui signale, comme dit M. Fétis, dans la carrière du compositeur, l'époque la plus significative. Tout le monde a présentés à la mémoire les inspirations pathétiques de la scène de la Pâque, les mélodies vigoureuses du trio, la cantilène admirable: *Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire*. Mais ce que tout le monde ne sait pas et ce que nous apprend M. Denne-Baron, c'est que, aux répétitions, Adolphe Nourrit demanda et obtint la suppression d'un chœur final du quatrième acte, qui fut remplacé par ce même air du ténor: *Rachel, quand du Seigneur*, etc., dont Nourrit lui-même composa les paroles.

Contentons-nous de mentionner, après *la Juive*, les principaux ouvrages d'Halévy: *l'Eclair*, 1835; *Guido et Ginevra*, 1838; *La Reine de Chypre*, 1841; *Charles VI*, 1843; *les Mousquetaires de la Reine*, 1846; *la Fée aux Roses*, 1849, etc. etc.

Halévy laisse la partition d'un dernier opéra // 197 // en trois actes, de M. de Saint-Georges, *Noé ou le Déluge*, et un ouvrage, *le comte de Kænismark*, d'après un poème de M. Henri Blaze de Bury.

Pour compléter la biographie de cet illustre musicien, il faut ajouter que F. Halévy, professeur de solfège au Conservatoire dès l'âge de dix-sept ans (1816), succéda en 1827 à M. Daussoigne comme professeur d'harmonie et d'accompagnement, puis, en 1833, à M. Fétis pour l'enseignement de la composition. Au mois de juillet 1836, il remplaça Reicha à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, et huit ans après, le 29 juillet 1854, la même Académie, portant pour la première fois, et avec grande raison selon nous, son choix sur un de ses membres, l'élut secrétaire perpétuel en remplacement de M. Raoul Rochette, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ainsi que ses deux prédécesseurs, Quatremère de Quincy et Joachim Le Breton.

On sait la supériorité dont Halévy a fait preuve dans cet emploi qui embrasse les travaux des diverses sections. Doué d'une égale aptitude pour tous les arts, il n'est pas étonnant qu'Halévy se soit fait le centre de tous les artistes. Il réunissait, comme l'a dit M. Ambroise Thomas dans les paroles touchantes qu'il a prononcées sur la tombe d'un maître et d'un ami, «il réunissait en lui plusieurs artistes éminents.» Ecrivain didactique net et précis, biographe ingénieux et piquant, Halévy savait, dans ses notices ou dans ses rapports lus devant un public élégant et lettré, se tenir aussi éloigné de la frivolité que du pédantisme. Quand une question scientifique se présentait sous sa plume, il avait l'art de l'effleurer d'assez près pour satisfaire les érudits et assez légèrement pour répondre à la curiosité des autres.

Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici une page charmante où, pour peindre le caractère d'un artiste éminent, Halévy a recours à une comparaison aussi ingénieuse qu'inattendue.

«Un orchestre est un petit monde, et on y trouve comme dans la société des personnages à la voix sonore, au verbe impérieux, des gens modestes à la voix contenue, au timbre soumis. Tandis que le violon s'élançait en gammes retentissantes, que la flûte plane au plus haut des airs, que le cuivre éclate en fanfares, que les basses vigoureuses soutiennent l'effort des accents puissamment tressés, un instrument discret promène à petit bruit le murmure de sa sonorité voilée. Si ce murmure échappe à l'auditeur vulgaire ou inattentif, il charme l'oreille délicate et exercée qui le suit curieusement dans ses contours. L'*alto*, c'est le nom de cet instrument modeste.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

«Au milieu de tant de voix jalouses, il sait se faire entendre; un trait capricieux, un arpège rapide, un tour élégant, un chant plein de tendresse, suffisent à révéler ou à rappeler son existence. Il est sans envie et non sans joie; car il tient sa place pour honorable et importante, et il sait que tout l'ensemble harmonieux serait rompu s'il refusait à ces voix superbes le secours de sa voix qu'on entend à peine.

«Les hommes habiles, instruits, dévoués, qui ne cherchent pas l'éclat, que la retraite instruit et fortifie, qui savent se montrer, parler, se taire à propos, et exécuter dignement, dans le grand concert du monde, la partie qui leur est confiée, sont, oserai-je le dire, les altos volontaires de la société. Pour remplir ce rôle, si simple en apparence, un talent vulgaire ne suffit pas; il faut marcher au premier rang de ce petit nombre de sages qu'on aime et qu'on révère, qu'on écoute avec bonheur, et dont la voix, laissant après elle un écho mélodieux, répand encore un doux et profond retentissement, alors même qu'elle vient de s'éteindre.

«M. Blouet fut un de ces hommes au goût sûr, exercé, délicat...»

Bien qu'Halévy n'ait pas vécu dans l'atmosphère de la musique instrumentale, de la musique de chambre, il n'a pas moins fort ingénieusement caractérisé et défini ce genre de musique dans son excellente Notice sur Georges Onslow. On a de lui, parmi les premiers essais de sa jeunesse, une sonate à quatre mains pour piano, et un rondo ou caprice pour le même instrument. Outre des romances ou des nocturnes, Halévy a composé deux cantates: les *Plages du Nil*, avec chœur, et *Prométhée enchaîné*, scène d'après Eschyle. Celle-ci fut exécutée dans la séance de la Société des Concerts du 18 mars 1849. Les paroles étaient de M. Léon Halévy, frère du compositeur, littérateur d'une rare distinction. Au nombre des ouvrages théoriques de F. Halévy, il faut citer ses *Leçons de lecture musicale*, chef-d'œuvre d'exposition, de clarté et de logique.

Nous venons de dire qu'Halévy ne vivait pas dans l'atmosphère de la musique instrumentale. On peut ajouter qu'il y était resté en quelque sorte étranger. Un jour, entraîné par des amis, il assista à une séance de la Société des Concerts, où l'on exécuta, entre autres // 198 // chefs-d'œuvre, la sublime symphonie en *ut mineur*. Au sortir de cette séance, il disait à qui voulait l'entendre: *Je suis allé par hasard à un des concerts du Conservatoire; on y a joué de bien jolies choses, de fort jolies choses.*

Un autre jour, interrogeant avec intérêt une jeune pianiste sur ses études et ses progrès: *Quelle musique jouez-vous maintenant?* lui dit-il. — *Je travaille les sonates de Beethoven.* — *Ah!* répondit Halévy, *c'est de la musique fort distinguée.*

Il se trouvait un soir dans une réunion où Rubinstein, Armingaud et Jacquard firent entendre le grand trio de Beethoven dédié à l'archiduc Rodolphe. Dès les premiers accords de l'*allegro*, il se tourne vers un de ses assistants: *Quel est le morceau que l'on joue?* dit-il. — *C'est le trio dédié à l'archiduc Rodolphe.* — *A l'archiduc Rodolphe! Cela ne me dit rien. Je vous demande de qui est ce trio?* — *De Beethoven, parbleu!* — *Savez-vous*, reprit

Halévy, *que c'est fort beau?* — Après l'*allegro* vint le *scherzo*, puis ce fameux *adagio en ré*, thème vraié où le génie de Beethoven s'est élevé jusqu'au troisième ciel. Halévy écoutait avec recueillement; tout à coup son regard rencontre celui de son interlocuteur: *Mais savez-vous que c'est beau, que c'est merveilleux, que c'est sublime, cela!* disait-il. L'émotion était sur sa figure, l'enthousiasme éclatait dans ses yeux; il me rappela La Fontaine abordant tous ses amis en leur disant: *Avez-vous lu Baruch?*

Halévy avait une qualité bien rare en notre temps et dans tous les temps: il était réellement modeste. Il ne parlait jamais de lui-même ni de sa musique, et quand on le forçait d'en parler il éprouvait un malaise visible. «Il avait cela de l'honnête homme de La Bruyère, dit encore M. Sainte-Beuve, qu'il pouvait causer avec vous pendant tout un dîner, toute une soirée, en vous parlant de tout avec agrément, avec intérêt, et cependant sans vous dire un seul mot de musique, sans mettre sur le tapis les choses de son métier.» Au milieu des triomphes de *la Juive*, un peintre des plus distingués et grand amateur de musique le félicitait sur les beautés de cet ouvrage et sur son grand succès: *Vous n'en dites trop*, lui répondit le musicien, *réservez ces éloges pour plus tard. J'espère les mériter un jour; je sens que je peux faire beaucoup mieux.*

Si les louanges ne l'exaltaient pas, il ne se laissait pas aigrir par les critiques, même les moins méritées, bien qu'il y fût très-sensible. Lui-même a dit: «La critique amère, injuste, passionnée, afflige seule l'artiste; elle frappe l'ouvrier plus que l'œuvre; elle blesse et ne corrige pas.» Un jour qu'il venait de lire un feuilleton où son talent était fort sévèrement jugé, il se contenta de dire: *Si celui qui a écrit cela est un homme consciencieux et compétent, c'est tant pis pour moi; s'il n'est ni l'un ni l'autre, c'est tant pis pour lui.*

C'est le 17 mars, à trois heures de l'après-midi, qu'Halévy a terminé, à Nice, sa noble et laborieuse carrière, après une maladie qui depuis un an donnait les plus vives inquiétudes à sa famille et à ses amis. La rue de Nice dans laquelle le célèbre maître a rendu le dernier soupir portera désormais son nom. Ses obsèques ont eu lieu le 24 mars; elles ont été magnifiques. On a rarement vu une affluence plus considérable. Au cimetière israélite, les versets hébraïques du psaume *De profundis*, mis en musique par M. Naumbourg, ont été chantés par un double quatuor de voix d'hommes; ensuite est venue une paraphrase du même psaume en vers français, mise également en musique par MM. Charles Gounod, Bazin, Victor Massé et Jules Cohen, tous les quatre élèves du défunt. Les quatre strophes ont été chantées par un chœur de plus de deux cents voix d'hommes, composé des artistes de tous les théâtres, sous la direction de M. Tilmant.

Huit discours ont été prononcés sur la tombe d'Halévy; par M. Couder, au nom de l'Institut; le colonel Cerfbeer, au nom du Conservatoire israélite; M. Édouard Monnais, au nom du Conservatoire; M. Ambroise Thomas, au nom de la Commission des auteurs dramatiques; le baron Taylor, au nom de l'Association des musiciens; M.

Perrin, directeur de l'Opéra-Comique; M. de Saint-Georges, collaborateur du musicien, et enfin par M. Ulmann, grand-rabbin de France.

Ce jour-là, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique ont fait relâche.

Halévy a beaucoup écrit. Il travaillait avec une extrême facilité; il en a peut-être abusé, c'est le défaut de l'époque; mais enfin il a fait la *Juive*, la *Juive* qui, a-t-on dit, a été jouée entre *Robert-le-Diable* et le *Huguenots*, et à laquelle la postérité conservera cette place. Quoique ses autres ouvrages ne soient pas à la même hauteur, plusieurs, néanmoins, contiennent des beautés d'un ordre supérieur. Le grand honneur d'Halévy sera de faire partie du très-petit nombre de musiciens français qui ont illustré notre grande scène lyrique, laquelle a reçu son plus grand éclat des compositeurs étrangers: Gluck, Sacchini, Piccini [Piccinni], Spontini, Rossini, Meyerbeer. Seulement, il faut ajouter, pour notre honneur national, que ces grands maîtres se sont transformés et ont atteint le point culminant de leur art en écrivant pour nous.

JOURNAL DES JEUNES PERSONNES, mai 1862, pp. 195–198.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES
Journal Subtitle: None
Calendar Date: MAI 1862
Printed Date Correct: Yes
Year: 30^e ANNÉE
Pagination: 195 à 198
Title of Article: BIOGRAPHIE.
Subtitle of Article: FROMENTAL HALÉVY.
Signature: J. D'ORTIGUE.
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: None